

De Michael Brettin

La vérité nue sur Berlin (Die nackte Wahrheit über Berlin)

« Babylon Berlin », ce que c'était réellement : un voyage dans l'amusement des années vingt.



On explique volontiers que les années 20 étaient l'âge d'or, mais il ne l'était que pour certains – et même pour ceux-là, il ne dura qu'une demie dizaine d'années, entre la fin de l'inflation et le début de la crise économique mondiale. La nouvelle série télévisée « Babylon Berlin », produite par Tom Tykwer à partir du roman policier de Volker Kutscher, en parle.

La série décrit le panorama d'une société qui s'est effondrée dans le chapitre le plus sombre de l'histoire allemande à partir des années 1920, une époque enivrée par elle-même, par les nouvelles libertés sociales, par la rupture des conventions dans l'art, la musique et la littérature.

Le personnage principal, Gereon Rath, est commissaire à la préfecture police de l'Alexanderplatz, appelée aussi « Château rouge » à cause de ses murs en brique et de son air arrogant. Il doit résoudre un cas de chantage dirigé apparemment en arrière-plan par un peu pornographique – et tombe dans un borbier de prostitution, de corruption et de trafic d'armes. L'histoire se passe en 1929, dans la phase finale de la République de Weimar.



« Babylon Berlin » fête sa première le 13 octobre sur Sky. Les 16 épisodes sont toujours diffusés le vendredi à 20h15 en double épisodes, lors de la première en 2018.

La version cinématographique et le livre original reflètent cette période d'une manière étonnamment historique. Chaque rue, chaque station de métro existait vraiment – même les lieux de divertissement comme le café et la salle de danse Moka Efti.

Le Berlin des années vingt est une métropole mondiale pleine de tentations et d'abîmes. L'excès et l'extrême pauvreté, l'émancipation et l'extrémisme enivrants se font face.

Presque personne ne soupçonne encore dans quelle catastrophe le national-socialisme naissant conduira le pays – et le monde.

Quelqu'un qui incarne les tentations et les abîmes de ces années comme personne d'autre est Anita Berber. Le fait que les gens ne s'intéressent qu'à ses seins et ses fesses la rend furieuse : « Nous dansons la mort, la maladie, la grossesse, l'agonie, et personne ne nous prend au sérieux. Ils reluquent nos voiles pour voir s'ils ne voient rien en dessous, les cochons ! »



Anita Berber pose dans sa tristement célèbre danse « Cocaïne », dont elle est dépendante.

Interfoto

La danseuse a l'habitude d'être engagée. En fait, elle peut le supporter. Les invités excités et grincheux les apaisent souvent en leur disant : « Calmez-vous, je dors avec chacune d'entre vous ! » Mais lors d'une de ses représentations à la Weiße Maus (la Souris Blanche), elle ne peut plus se retenir.

La Weiße Maus au 18 de la Jägerstraße dans l'arrondissement Mitte est un local de débauche. Des intellectuels, des rois de la pègre, des voyageurs de commerce avec notes de frais y vont et viennent. Tous cachent leur visage derrière des loupes. A minuit, le rideau de scène se lève sur les danses des beautés et les danseuses nues.



Pornographie ? Mais non ! Le conférencier du cabaret Weiße Maus annonce avant chaque représentation, avec hypocrisie : Mesdames et Messieurs, nous ne sommes ici qu'au nom de la beauté. Foto : BPK



Les hôtes illustres du cabaret Weiße Maus de la Jägerstraße qui présente des danseuses nues et des beautés, sont masqués pour ne pas être reconnus au premier coup d'œil.
Foto : BPK

Lorsqu'une nuit de l'année 1924, un hôte belliqueux ne veut pas comprendre qu'elle, la Berber, ne propose pas de la pornographie mais de l'art, elle le frappe à la tête avec une bouteille de Champagne vide. La chanteuse berlinoise, Henny Walden, habituée de la Weiße Maus, ne comprend que trop bien la Berber : « La divine se dénude chaque soir dans un boui-boui différent, pour le bien de son art, et personne ne la comprend. »

La vie de Anita Berber est comme les années vingt : une danse au-dessus d'un volcan.

Sur ce volcan, chaque homme et chaque femme trouvent quelque chose pour s'évader du quotidien, pour les uns de l'ennui, pour les autres des soucis : théâtres de revues et de variétés, opéras et opérettes, cabarets, théâtre et cinéma, bals costumés, bals de veuves, bals de travestis, ainsi qu'un nombre incalculable de cafés, de clubs et de bouis-bouis.

Mais avant tout, la revue qui allie l'opulence de l'opérette et la variété avec le cabaret, est, à partir de la seconde moitié des années vingt, l'industrie du divertissement à Berlin.

Parmi les plus célèbres créateurs de revues, on trouve **Erik Charell** au Grand Théâtre, entre le Schiffbauerdamm et la Karlstraße (aujourd'hui Reinhardtstraße), **Hermann Haller** dans le Palais de l'Amiral à la gare de Friedrichstraße et **James Klein** à l'Opéra-Comique à l'angle de Friedrichstraße/Weidendammer Brücke (à ne pas confondre avec l'actuel Opéra-Comique de la Behrenstraße).

Lors de la première de la revue de Charell en octobre 1924 « An Alle ! » (A/Pour Tous !), le journaliste berlinois Joseph Roth est assis parmi les spectateurs. Il n'écrit alors pas uniquement ses reportages légendaires « Nuits dans des bouis-bouis », mais il est aussi feuilletoniste :

« De ballet, d'opéra, de cinoche, de cabaret, de variété, d'opérette, de défilé de mode, de tissus, de kitsch, de sentimentalité, de poésie, de lumière, de son, d'érotisme, de sacré, de pathos, d'ironie – qu'y a-t-il d'autre ? – de sport, de société, de militarisme, de mode, de jouet, de bateau, de chemin de fer, de dirigeable, d'eau, de feu, de rococo, de présent, d'humanisme, de technique – une 'Revue' est composée de tout cela. (...) Elle vit de la masse, elle se compose de masses, elle joue pour les masses. »

Le concept de base est le même dans les trois grands lieux des Revues : des numéros de danse et de chant entraînants, quelques sketches et quelques stars, beaucoup d'exotisme et d'érotisme. Que l'érotisme sur scène attire un grand public, la branche le sait depuis l'apparition surprenante et pleine de succès du ballet Celly-de-Rheidt au Nelson-Theater en 1921.

Joseph Roth



Dans le Berlin d'aujourd'hui, un vieux local rappelle le célèbre écrivain: le hall Joseph Roth au 75 de la Potsdamer Strasse. Il aurait commencé à y écrire son roman: "La toile d'araignée".

Rudolf Nelson, qui ne fait que du cabaret sophistiqué chez lui, au coin de Kurfürstendamm et Fasanenstraße, avait été persuadé de laisser la scène à la première troupe de danse nue de la république pendant l'été où rien n'était programmé.



Josephine Baker se produit pendant la nuit de la St Sylvestre 1925/26 pour la première fois à Berlin, au Nelson-Theater sur le Kurfürstendamm, et elle remplit le public d'extase. La revue culturelle « Der Querschnitt » (la Section transversale) écrit : « Ses fesses, à mentionner avec respect, sont un flan de semoule chocolatée. »

AKG

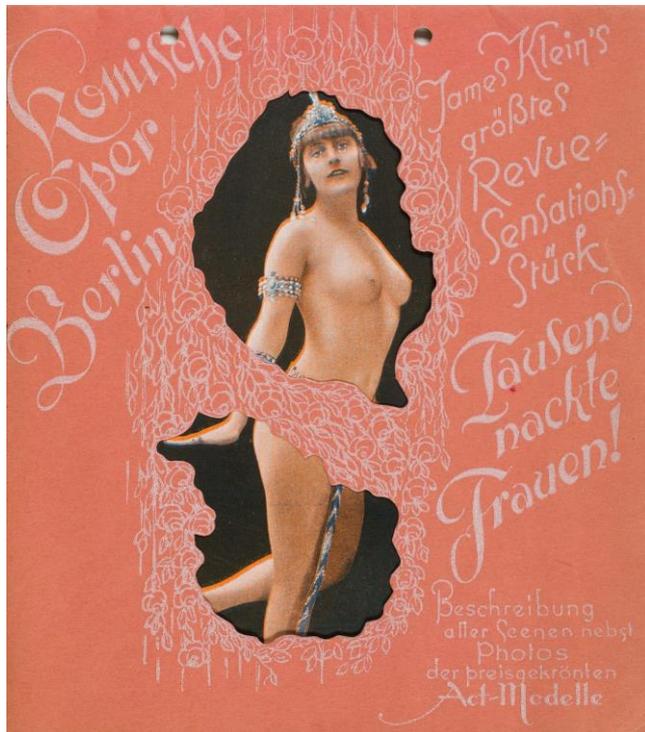
Au Nelson-Theater se produisent aussi des groupes américains de jazz et de danse, comme les très légèrement vêtues Chocolate Kiddies de New York en 1925.

BPK/Hans Robertson



La troupe autour de Celly de Rheydt (initialement Cäcilie Schmidt, née à Rheydt, aujourd'hui un quartier de Münchengladbach), n'avait pas le droit de se produire entièrement nue sur scène. Pour contourner la censure, les dames portaient des protège-seins, des strings et des voiles. Les créateurs de revues se laissèrent inspirer. Une revue érotique n'est pas une revue érotique dès le début. Erik Charell fait des mises en scènes d'un art subtil, Hermann Haller est un extravagant international, James Klein qui met en scène « Zieh Dich aus ! » (Déshabille-toi !) en mars et « A Thousand Naked Women » en septembre 1928, est provocant et sans égal.

On enlève ses vêtements !



La provocation de Berlin qui, sans aucune gêne, se montre sur scène divise les esprits. L'écrivain Stefan Zweig, qui parcourt la ville, la considère comme « la Babel du monde ».

C'est le monde d'Anita

Anita Berber, née le 10 juin 1899, est originaire de Leipzig. Sa mère est chansonnière et chanteuse dans les cabarets, son père virtuose du violon ; en 1902, les parents divorcent. Anita part à Dresde en 1906 et à Berlin en 1914, dans la Zähringerstraße (Wilmersdorf), avec sa mère, sa grand-mère, deux tantes. En 1915, elle prend des leçons d'actrice et de danse.

Avec des revues comme "Déshabille-toi!" et "Mille femmes nues", l'Opéra comique de la Friedrichstrasse réjouit son public. Et divise ses critiques.

Rétrospectivement, l'écrivaine Dinah Nelken décrit sa camarade de classe Anita comme « spontanée et désinhibée ». Mais : « Avec toute sa préférence pour les flirts, elle avait un charme incroyable sans paraître vulgaire. »

La danse va devenir la vie d'Anita Berber. En 1917, elle est sur scène au Théâtre Apollo et au Wintergarten, en 1918, en solo pour la première fois dans la salle Blüthner. A côté, elle travaille comme modèle. Dans des parutions comme « Elegante Welt » et « Die Dame » elle est photographiée, même dans un US-Magazine « Vanity Fair ». On la demande même au cinéma : jusqu'en 1925, elle apparaît dans 25 productions ; dans « Dr. Mabuse », elle double l'actrice principale dans des scènes de danse.

Le point culminant de sa carrière est son engagement ans le ballet Celly-de-Rheydt. Des numéros comme « Liebesnacht im Harem » (Nuit d'amour dans un harem) et « Peitschentanz » (la danse du fouet) au Nelson-Theater sont des succès de scène du Berlin de 1921. Et ils trouvent des imitateurs. Dans le groupe se trouve Sebastian Droste (initialement : Willy Knobloch). Avec lui, Anita Berber chorégraphie les « Tänze des Lasters, des Grauens und der Ekstase » (Danses du vice, de l'horreur et de l'extase), « Kokain » et « Morphinum ».

Le public ne comprend pas qu'elle dans sa vie. Comme Droste, elle est accro à la cocaïne et à la morphine. A une époque où l'on considère qu'il n'y a pas d'avenir, elle personnifie l'excès pur et simple. Le critique de théâtre Herbert Pfeiffer, à partir de 1925, écrit à son sujet pour le 12-Uhr-Blatt de Berlin :

« Elle incarne le vacillement sauvage et le feu de sa génération qu'elle (...) a voulu vivre dans tous les cas. Tout le monde sentait que le temps avait aussi déclenché en chacun un morceau d'Anita Berber (...) »

Elle a eu un tas d'aventures, la Berber, des hommes et des femmes. Et elle se prostitue par besoin. Martha Dix, la femme du peintre Otto Dix, raconte : « Quelqu'un l'interpela et elle disait : '200 marks !' Je trouvais que ce n'était pas exagéré. De toute façon, il fallait bien qu'elle gagne sa vie. »

Dans la journée, elle porte souvent seulement une zibeline. Sa peau est pâle, ses sourcils sont teints. Le soir, elle se montre en smoking et porte un monocle. C'est la première femme à porter un vêtement masculin, elle invente une mode « à la Berber ».



Anita Berber est la première femme à porter smoking et vêtements masculins.
Ce n'est pas seulement avec cela qu'elle fait sauter l'inhibition wilhelminoise.
Stadtmuseum Berlin

« Les bourgeoises corrompues copiaient la Berber, chaque cocotte qui se sentait supérieure voulait lui ressembler exactement. L'érotisme d'après-guerre, la cocaïne, Salomé, la dernière perversité : de tels termes ont formé le halo de sa gloire. » (Klaus Mann)

Partout où Anita Berber fait une apparition, il faut s'attendre à quelque chose. Un soir, l'acteur Hubert von Meyerinck voit la Berber se pavaner dans la salle du restaurant de l'hôtel Adlon : manteau de vison fermé jusqu'au cou, souliers dorés à très hauts talons, pas de bas, les cheveux « d'un rouge d'enfer sur son visage vert de sirène ». Elle s'assied à une table, commande du Champagne, passe ses doigts autour de son cou, « et alors, le vison tomba. Un silencieux tollé général – elle était assise là et était nue comme un ver ».

Le Luna Park est plus décent. Le plus grand parc d'attractions d'Europe, sur le modèle de Coney Island à New York, est situé sur la rive est du lac Halen. Qu'est-ce que ce parc d'attractions a à offrir : baraques foraines et restaurants de 16 000 places, revue et cabaret, fanfares et jazz-bands, tournois de danse et matchs de boxe, ainsi qu'un grand feu d'artifice chaque soir.



Une carte postale historique du Luna Park. Le plus grand espace de divertissement d'Europe est une copie de celui de Coney Island New-York. Foto : Iuago



La maison Vaterland, qui ouvre en 1928 sur la Potsdamer Platz, est un temple de divertissement unique au monde avec douze restaurants, un café, une palmeraie et un cinéma (cliché de 1928). *Foto ; Stadtmuseum Berlin*

Parmi les attractions, on trouve un toboggan aquatique qui se termine dans le lac ; le « Shimmy-Treppe », un escalier tremblant terminé par un ventilateur pour soulever les jupes des dames ; et une piscine avec la première machine à vagues artificielle au monde, nommée « Aquarium des prostituées », car les hommes reluquaient les femmes dans leurs tenues de bain les plus osées. Avec la maison Vaterland sur la Potsdamer Platz s'ouvre le 31 août 1928 un temple du divertissement comme le monde n'en a encore jamais vu. La maison propose douze restaurants, parmi lesquels la Rheinterrasse dont le décor rappelle un paysage de vallée rhénane, où la lumière s'estompe toutes les heures et où les nuages avec des éclairs et le tonnerre menacent de s'abattre sur les hôtes.

Il y a en outre un café pour 2 500 consommateurs un cinéma, une palmeraie et un salon de danse dans lequel le plancher monté sur des ressorts protège les danseurs de la fatigue et où se déroulent des spectacles de variétés.

C'est beaucoup plus intime dans le Resi, la Résidence Casino sur la Blumenstraße, à cause de ses jeux de lumières, comme la fontaine illuminée, aussi appelée « Ballhaus der Technik »



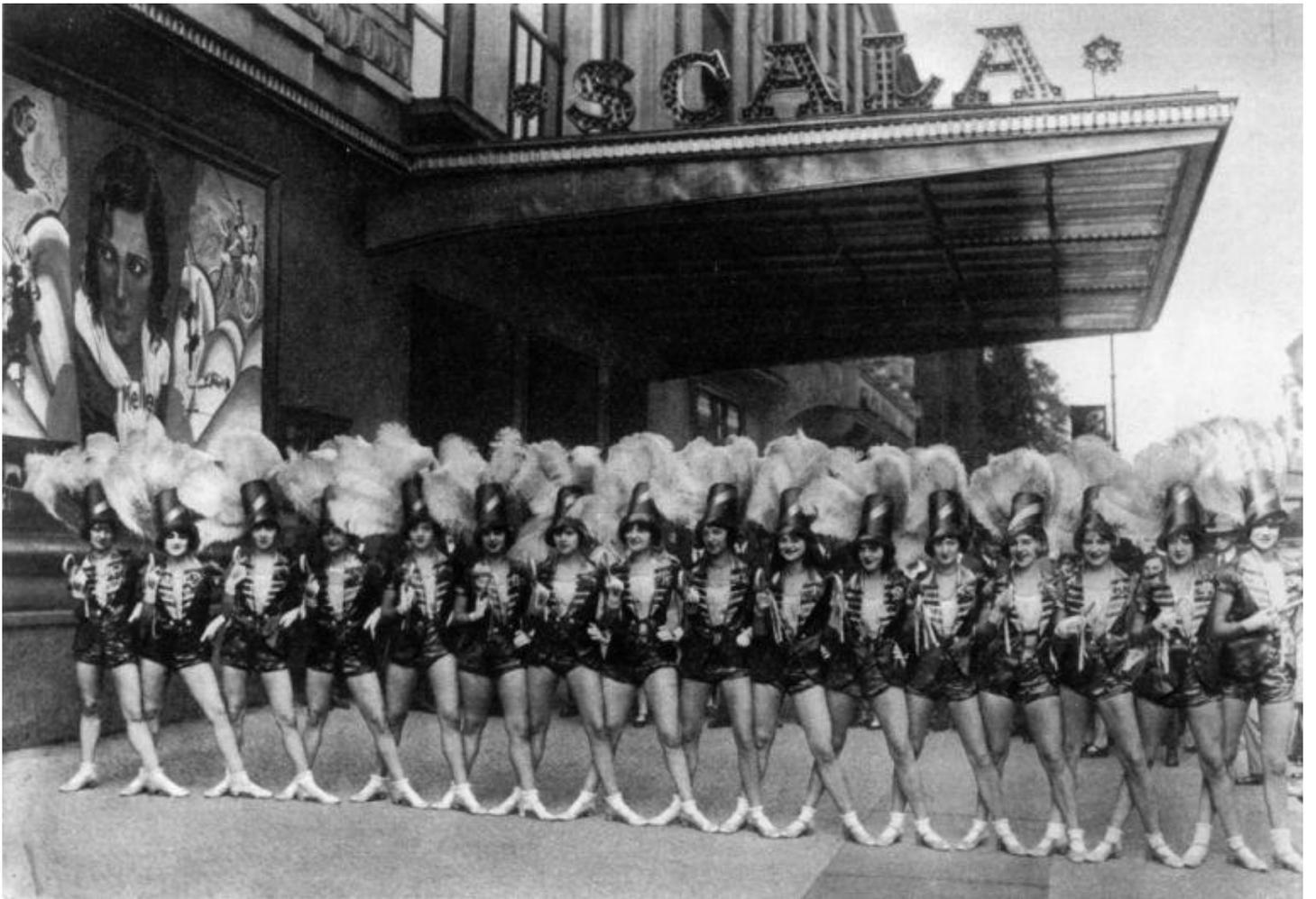
Au Resi de la Blumenstrasse, les âmes seules se retrouvent
Stadtmuseum Berlin

Les dames et les messieurs peuvent au Resi, outre manger et danser, batifoler activement : ils peuvent s'entretenir grâce à des téléphones de table ou attirer l'attention de l'élue(e) avec une proposition par courrier pneumatique – un coupe-cigare, un petit flacon de parfum ou un plan dans une enveloppe en cuir pour inviter à un week-end mystérieux.

Deux grands théâtres de variétés à Berlin proposent des spectacles : le Wintergarten sur la Dorotheenstraße au sud de la Friedrichstraße (depuis 1992, il y a un nouveau théâtre de variétés sur la Potsdamer Straße) et la Scala sur la Lutherstraße. Au début de 1929, une troisième est ajoutée, le Plaza sur la Küstriner Platz, aujourd'hui Franz-Mehring-Platz.



Les Tiller Girls se préparent dans les coulisses de la Scala pour une apparition sur scène (1927). Longues jambes, petites poitrines et coiffées à la garçonne : les Girls du groupe de dance britannique incarnent ainsi le type des femmes des années vingt, qui inspire beaucoup de jeunes filles et de femmes. Foto : BPK



Les Sala-Girls nommées danseuses de Revue du théâtre de variétés de la Scala sur la Lutherstraße (aujourd'hui Martin-Luther Straße) prennent la pose pour la pub de leur maison. Foto : AKG



Le Wintergarten (jardin d'hiver) sur la Friedrichstraße est un des grands théâtres de variétés de Berlin des années 1920.
Foto : Archiv der Berliner Verlag



Sous le ciel étoilé (d'ampoules électriques) du Wintergarten, 3 000 spectateurs rendent hommage aux stars comme Otto Reutter et Claire Waldoff. *Foto : Archiv Berliner Verlag*



Le duo de danseurs, Ernst Maltray et Katta Serna (Katharina Stern, la nièce de Käthe Kollwitz) se produisent aussi au Wintergarten. Foto : AKG



Sous le nom riche en traditions s'ouvre à nouveau en 1992 un théâtre de variétés – sur la Potsdamer Straße dans le Tiergarten. *Foto : Imago*



Les années vingt à Berlin sont la période des grandes Revues. Plus les Girls montrent de poitrine et de postérieur, plus il y a de spectateurs dans les salles. L'ensemble de la Haller Revue dans l'Admiralpalast s'exhibe en 1926 en quadrigé.
Foto : BPK



Danseurs folkloriques tyroliens et danseuses du ventre marocaines posent dans la scène « die wilden Völker » (les peuples sauvages) dans le Revue « Für Dich » (pour toi) dans le grand Schauspielhaus. Foto : Ullstein



La Jana dans l'opérette « Casanova », 1928, dans le Schauspielhaus situé au Schiffbauerdamm – elle y est servie à moitié nue au public sur un plateau en argent. *Foto : Ullstein*



Aujourd'hui, il ne reste plus qu'un grand théâtre de Revue à Berlin. Le Friedrichstadt-Palast le Friedrichstraße. La nudité a été remplacée par les effets spéciaux. Mais on peut encore y voir volontiers 40 danseuses qui font des beaux jeux de jambes. *Foto : PR*

L'humoriste Otto Reutter est la star au Wintergarten où il a lui-même composé et présenté des Couplets inimitables. Ses pièces tournent autour de l'esprit du temps, qu'il commente avec un esprit vertigineux. Une autre star est aussi Claire Waldoff qui s'y entend comme chanteuse populaire et qui transcrit des chansons dans le dialecte berlinois.

Une cinquantaine de théâtres et d'innombrables cabarets seront présents à Berlin. Parmi les premières mondiales en 1928, « Die Dreigroschenoper » (l'Opéra de quat'sous) reste particulièrement dans les mémoires. Le rideau se lève pour la première fois le 31 août au Theater am Schiffbauerdamm pour la pièce de Bertolt Brecht sur une musique de Kurt Weill. Jusqu'à son interdiction en 1933, c'était la représentation théâtrale allemande la plus réussie.

Les salles de cinéma sont également très populaires. Environ 60 millions de personnes vont dans les cinémas de Berlin en 1928, où les trois principales sociétés cinématographiques allemandes sont représentées : Ufa, Tobis, Terra. Les films à succès de l'année sont « Alraune » de Henrik Galeen, l'histoire d'une fille dont la mère, une pute, s'est elle-même inséminée artificiellement avec le sperme d'un assassin sexuel pendu, et « Les Espions » de Fritz Lang.

Pour la grande masse des Berlinoises, il n'y a pas de plaisir cinématographique dans ces palais trop lumineux, mais plutôt dans l'un de ces cinémas un peu sombres. Dans l'Ufa-Palast am Zoo (aujourd'hui s'y trouve le Kino Zoo Palast), joue un orchestre de 70 musiciens, dans le cinéma de la Münzstraße à Alexanderplatz un piano électrique résonne ; là le spectateur assis prend note des événements à l'écran, il y prend une part active – avec quelques remarques grossières sur les acteurs.

La demande est grande en locaux de toutes sortes. Là il y a le Romanisches Café, point de rencontre des intellectuels, au coin des Tauenzienstraße et Budapester Straße avec son atmosphère de ‘Tout-le-monde-se-connaît-s-estime-se-hait’. Joseph Roth décrit les habitués comme des hommes littéraires qui étaient des « révolutionnaires en rêve, qui avaient « du café dans les veines » et qui méprisaient les personnes à revenu fixe.

Le Moka Efti, inauguré en 1929 dans un ancien palais à l'angle de la Leipziger Straße et de la Friedrichstraße, est un lieu de rencontre populaire pour tous ceux qui veulent se livrer à une illusion des mille et une nuits dans le « Babylon Berlin ».



Dans le « Babylon-Berlin », on se rencontre pendant la Revue de nu dans le pub d'amusement Moka Effi, qui a déjà vraiment existé. *Foto Sky*



C'est là que les habitants de la capitale en quête de plaisir aiment danser. *Foto : Sky*

D'un côté de la rue, il y a une pâtisserie toute de marbre blanc et un café bar, de l'autre côté une salle décorée de palmiers pour les séances de danse. Le passage entre le bar et le salon égyptien est silhouetté comme un puissant wagon-couchettes. Chez Anne Maenz au coin de l'Augsburgerstraße et de la Joachimsthaler Straße, tout le monde est le bienvenu ; chez Anne, cuisinière, débitrice de boissons et familière, on dit « chacun selon ses propres qualités », comme le critique de théâtre Herbert Pfeiffer lors d'une visite au restaurant – « pas plus qu'une distillerie » et en plus « sans aucun confort » – constate, « les femmes selon leur charme, les hommes selon leur humour, les esprits selon leur importance ».

Dans les parties socialement défavorisées du nord, de l'est et du sud-est de la ville, on aime bien passer son temps en amusements : on s'amuse dans les troquets et les caves, de façon très traditionnelle.

« Le hareng était bon. Seulement le Schnaps avait un arrière-goût de liqueur de rose. »

C'est ce que note « Pinselheinrich », le peintre berlinois Heinrich Zille – il veut parler là du méthanol coupé qui, au brûlage, rend l'alcool moins cher, mais qui devient poison mortel quand on le boit.

Si vous sortez le matin en titubant de l'un des bouis-bouis autour de l'Alexanderplatz et que vous avez faim, vous êtes entre de bonnes mains au Frühlokal Alt-Mexiko. Dès l'âge de six ans, vous pouvez acheter des saucisses avec salade pour 50 pfennigs. A la Bierquelle d'Aschinger, qui s'étend sur toute la ville au-delà de l'Alex, vous pouvez déguster des petits pois aux pieds de cochon pour 30 pfennigs, de la viande en gelée avec des pommes de terre sautées pour 75 pfennigs, des fruits cuits avec des quenelles et du bacon pour 90 pfennigs et des petits pains à volonté.

« Il n'y avait pratiquement plus aucune rue dans laquelle un local nocturne ne s'était installé, parfois avec seulement six ou huit tables », se rappelle le journaliste et écrivain Curt Riess, des locaux comme le Ciel et l'Enfer sur le Kudamm avec ses portiers St Pierre et Satan, le local pour travestis Eldorado (il y en avait un sur la Lutherstraße et un sur la Motzstraße) et la Weiße Maus.

A Fummel

Dans tous les lieux :

« C'était classe de fumer des drogues. La cocaïne fut à la mode pendant un temps. On l'obtenait dans un local sur deux, dans les toilettes des femmes ... »

C'est dans le sud de la Friedrichstraße qu'il y avait les plus petites quantités (diluées) à partir de 1,50 mark.



L'Eldorado de l'actuelle Martin-Luther-Strasse était le point de rencontre préféré des homos. Un deuxième Eldorado ouvrit en 1928 dans la Motzstrasse.

La consommation de drogue d'Anita Berber fait des ravages ; son apparition au restaurant Weiße Maus n'est pas permanente. A cause du truc de la bouteille de champagne, la Maus lui a interdit de réapparaître. La rumeur court qu'elle est lunatique. Elle n'est pas une invitée très bienvenue aux fêtes. Elle ne fait plus qu'une seule apparition au cinéma, une courte. A 20 ans, sa carrière touche à sa fin.

En 1925, le peintre Otto Dix révèle à quoi cela ressemble chez elle : son portrait la montre dans une robe rouge vif, serrée en haut du cou, les cheveux tout aussi rouge vif, le visage blanc comme de la chaux, la bouche pincée, les yeux tristes d'une morte. Une femme qui a vécu.

Elle recherche le bonheur dans un troisième mariage. Elle et son mari voyagent beaucoup, rompent en permanence des contrats exclusifs, se font poursuivre tout le temps. Elle s'effondre lors d'une représentation à l'étranger.

Les médecins diagnostiquent une tuberculose galopante. Elle meurt à la Bethanien-Krankenhaus de Kreuzberg le 10 novembre 1928, à l'âge de 29 ans.

Peut-être interprétait-elle la danse de la mort quand celle-ci la rejoignit.